

Malraux

1 avant Malraux



*Fernand Malraux
et Berthe Lamy,
les parents d'André*

De ce petit bonhomme déjà pourvu d'un grand front, aux yeux pleins de défis et de tumulte, prometteurs de tempêtes, de ce que fut sa vie d'enfant à proprement parler, nous savons que nous ne saurons rien, depuis que, parvenu à l'automne de sa vie, titulaire du portefeuille des Affaires culturelles créé pour lui par de Gaulle, dès le lever de rideau des *Antimémoires*, il a prévenu ses lecteurs en leur assenant d'emblée un régalien : «La plupart des écrivains aiment leur enfance, je déteste la mienne.» Rien, ou si peu, à quelques bricoles d'état civil près, qui restent à la portée de toutes les bourses.

Depuis que mon grand-père, Fernand Malraux, a quitté Berthe Lamy, sa première épouse, le garçonnet est voué, dès cet âge tendre, à une existence confinée entre trois femmes modestes – sa grand-mère maternelle, sa mère, jeune beauté, et Marie, sa jeune tante, qui lui apprendra à lire. D'origine italienne, son aïeule tient un débit d'alimentation au nord-est de la banlieue



André et son père

parisienne, qui permet à leur quatuor une existence obscure, dans laquelle une nourriture de bonne qualité ponctue d'un rythme ternaire un quotidien certes bien terne, mais somme toute commun à tant d'autres. Un quotidien que n'affectent pas trop de vagues : seul maître à bord après Dieu, le grand Timonier de ce tout petit navire et de son équipage, c'est elle, Adrienne qui, au sein de ce logis clos, règne sans partage et sans nuances sur trois sujets mineurs, depuis la rupture des parents d'André. C'est à cette table que, jour après jour, il est devenu gourmand, à l'exception d'une phobie pour le fromage jamais démentie...

Bien sûr, la séparation d'avec Berthe s'est mal passée, comme il était alors de mise. En outre, le malheur d'avoir perdu ce deuxième fils en bas âge, baptisé Raymond, a banni toute vie de couple entre les deux jeunes gens. Depuis ce coup du sort funeste et partagé, la première fois que Fernand a tenté de reprendre une relation conjugale après leur deuil, Berthe a stoppé net cet élan d'ardeur d'une brève remarque, aussi brutale que dissuasive : « J'en ai assez d'avoir des enfants morts. » Sans réplique et sans suite : Fernand a plié bagage séance tenante.

En France, pour des petits-bourgeois du début du xx^e siècle, réduits à leurs minuscules repères, quitter un foyer riche d'un enfant était une forme de délit sans rémission, une trahison sans remède. Pour autant, la terne existence du trio féminin augmenté du bambin a suivi son cours à la petite semaine, indifférente à tout ce qui pouvait vibrer ou bouger hors de l'équation familiale, où ne paraissaient jamais d'autres visiteurs que ceux de la clientèle alentour.

Tel était le cadre dans lequel le petit citoyen natif de Montmartre a grandi. Il y a toujours eu le lourd silence des tabous en vigueur.



« Jeux d'enfance »



Pour autant, mon grand-père n'a jamais cessé de verser une aide destinée à son premier fils sans manquer de venir le voir le dimanche, d'abord, puis, peu à peu, de substituer à la visite hebdomadaire un déjeuner dominical. Malraux, en posant par-dessus la chape d'un couvercle lourd de rigueur, a fait l'impasse sur ses jeunes années – car pour lui, elles ne furent jamais « le vert paradis des amours enfantines » : il n'y faisait que de rares allusions, détournées et de loin en très loin.

Réflexion ou instinct divinatoire ? Fernand ne tarda pas à emmener André dans des restaurants assez en vue, Marguery ou le Café de Paris où, à n'en pas douter, son fils prit le goût de retourner tant et plus. Que pensait-il, à bord du petit train de banlieue qui le ramenait entre chien et loup à Bondy, où l'attendait le couvert mis sur la toile cirée de sa grand-mère ? Être écolier, lycéen, voilà qui l'agaçait : il ne se présenta pas à l'épreuve du baccalauréat et sur ce point se déroba – mais invariablement – à toute question, tout commentaire.

Du côté de Fernand – ou plutôt des Malraux d'avant lui, ceux de Dunkerque –, il ne parlait pas davantage, sinon pour résumer d'une formule le couple formé par ses grands-parents : « Ils ne se parlaient jamais, couchaient ensemble une fois par an, avaient un enfant » : ils n'avaient pas lancé la mode. Il est admis, y compris par lui, qu'un peu après sa communion solennelle, dont un cliché nous est parvenu, la foi le quitta, ce qui n'est pas rare non plus. Même si son sympathique camarade de classe Marcel Brandin – avec qui il aima tant jouer aux billes qu'il en fit quarante ans plus tard un conseiller technique au ministère des Affaires culturelles – nous a déclaré qu'à l'inverse d'une

légende « enfant, André ne manqua jamais de rien », ce climat ne fut pas celui d'une vallée de lys et de roses. Je l'entends encore me dire hors de tout contexte, lorsque j'étais moi-même d'un âge comparable, cette phrase poignante que rien ne permettait de présager de sa part, lui si avare de confidences (et nous étions tous les deux seuls dans la salle à manger de Boulogne) : « Je sais ce que c'est que d'avoir quatorze ans et d'aller pleurer dans une chambre de bonne »... S'il devait y avoir une impasse, ce serait celle de ses rapports avec sa mère, toute jeune femme désormais revenue – à perpétuité – à la tutelle de sa propre mère. Berthe n'a-t-elle pas, dans un moment d'extrême tension, lancé à son fils : « Ne te regarde pas dans la glace, tu verrais un monstre » ?

Le 3 novembre 1918, André a dix-sept ans.

Le 11, comme tout Français, il est fier d'assister à l'issue victorieuse, de participer à ce jour tricolore de l'armistice, soulagé aussi que son père soit sorti indemne de la Grande Guerre, cette interminable boucherie. Quatre années dans le couloir de la mort. Avec, toutefois, le tourment bien enfoui de n'avoir pas été en âge de combattre... Il aurait dû en être, en devançant l'appel comme engagé volontaire, et en somme, de très peu, rien qu'en trichant sur son état civil, ce qu'il n'aurait pas une seconde hésité à faire – mais enfin, il ne l'a pas fait.

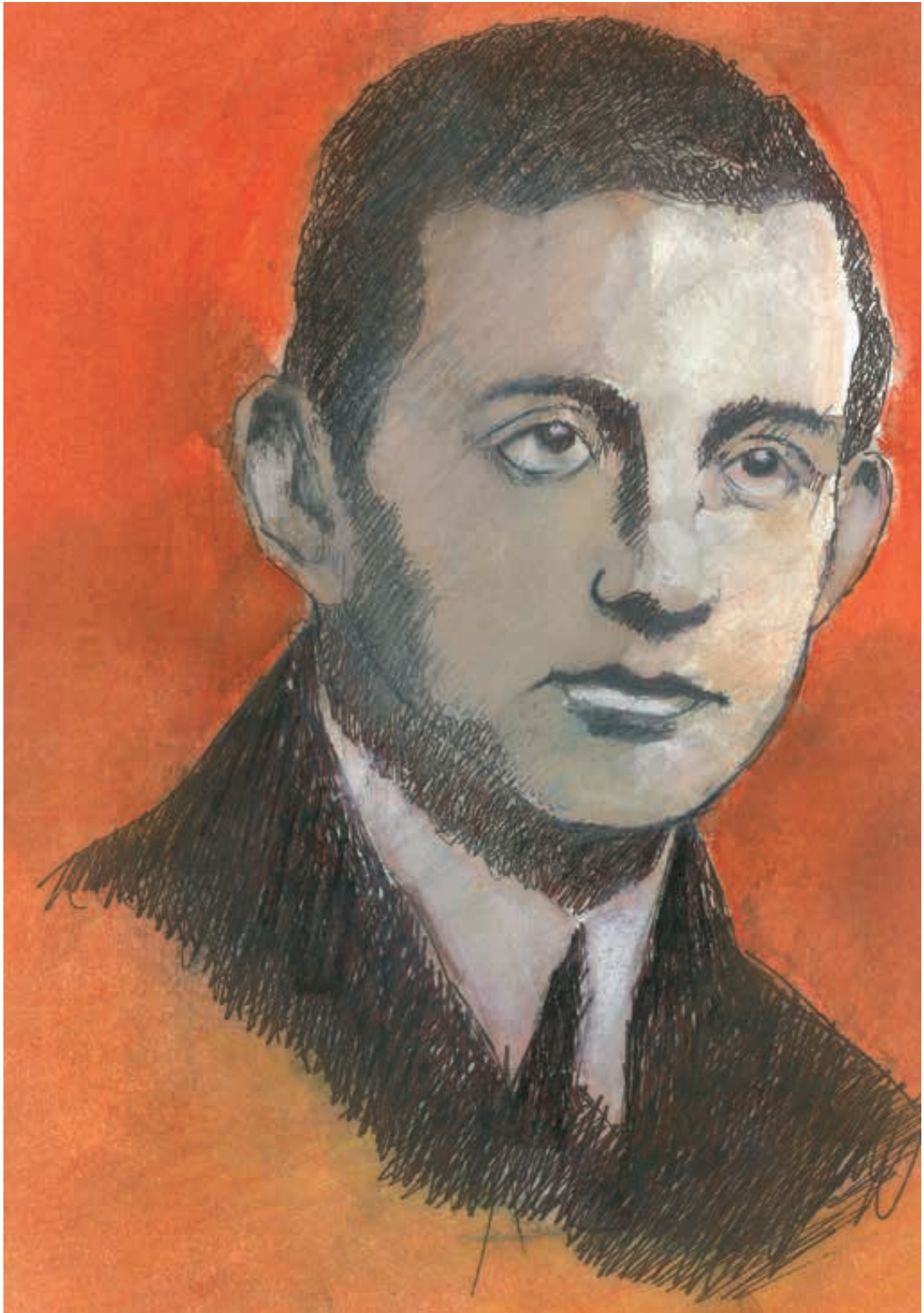
Presque un remords.

« *Heureux ceux qui sont morts pour une juste cause* » ...

Lui revient ce vers de Péguy qui ne cessera de le



Adolescent



hanter, lancinant comme le retour de la vague « toujours recommencée », selon le vers de Valéry. Il lui reviendra toute sa vie, même si c'est sous d'autres couleurs que celles du drapeau bleu-blanc-rouge.

Liberté. Égalité... Fraternité ?

Les étapes de l'enfance et de l'adolescence de Malraux nous sont connues, dûment répertoriées en repères biographiques, mais ne nous parlent guère de lui. Il n'y a pourtant rien de gênant à être né à Montmartre au 53, rue Damrémont, dans le XVIII^e, au sein d'un appartement quelconque et brièvement familial, situé dans une voie à la fois bourgeoise et commerçante, comme tant d'autres à travers Paris. Mais l'absence de son père, depuis son départ, a très tôt catapulté le petit André à Bondy, dans ce qui n'était pas encore le département de Seine-Saint-Denis.

Oui, Bondy... Tel que nous l'ont fait découvrir quelques clichés de la Belle Époque qui ont tant foncé qu'ils sont passés du sépia jaunissant au quasi-cachou, ce lieu-dit était à fuir. Aujourd'hui, l'ensemble de pavillons miteux, d'immeubles à un étage abritant de piètres logements à soupentes borgnes et de modestes négoce a été rasé, cédant la place à des barres d'immeubles interchangeables, tristement contemporains et hantés de suicides : Bondy, qui fut à fuir, est resté à fuir.

Bondy-l'Ancien a dû l'être à un tel degré que c'est ce que fit – dès qu'il le put – l'adolescent en mal de repères, aimanté par le tropisme parisien au point d'avoir foulé le pavé de Paname et de l'avoir pratiqué sinon aussi bien, du moins aussi abondamment que l'autre piéton de Paris, Léon-Paul Fargue.

En termes toujours plus tendus avec la famille Lamy, dont il voulait tant s'affranchir, de toute la

Grande Guerre André n'a pu voir mon grand-père, Fernand, alors sous les drapeaux, que lors de rares permissions. Depuis, il a été établi qu'il a eu une adresse avenue Rachel, au pied de la Butte, pendant une certaine période. Saura-t-on jamais combien de temps il a fait autre chose que d'y passer, ou bien s'il y a vraiment vécu ? Est-ce dans ce voisinage immédiat du cimetière Montmartre qu'André contracta une horreur – patente – des champs de repos ?

Grâce aux premiers bibliophiles pour lesquels il arpenta la capitale en tous sens, chinant inlassablement à travers galeries, passages, impasses et arrière-salles de librairies parfois douteuses, à la recherche maniaque d'éditions rares destinées à enrichir les rayons de leurs collections, il fit la rencontre, déterminante pour lui, de Max Jacob qu'il disait « très accueillant aux jeunes ». À ses côtés, il accède à autant d'ateliers qu'en eurent les amis du poète, peintres ou graveurs, plus rarement sculpteurs, c'est selon – certains déjà notoires comme Picasso ou Fernand Léger, ou encore Juan Grís. Lui-même se lie d'amitié avec Galanis¹ : Montmartre fut son territoire de prédilection, sans toutefois qu'il y ait une adresse autre que de pure forme.

Son premier champ de manœuvres, pourrait-on dire. Pour un oui ou pour un non, les jeunes gens qu'il croisait à tout moment, peintres en herbe, poètes et critiques plus ou moins plumitifs d'un atelier à un café, d'une galerie de tableaux à l'autre (notamment chez Daniel-Henry Kahnweiler), se feraient un nom quelques années à peine avant lui – en particulier ceux qui, dans la foulée d'Aragon, depuis peu démobilisé, gravitaient toujours plus près d'André Breton. De Dada, puis du surréalisme, ils furent les premiers éclaireurs, avant d'en

1. Démétrios Galanis, peintre et graveur grec naturalisé français (1879-1966).



*Ivan Goll (1891-1950),
poète et écrivain très lié
avec André et Clara*

devenir les agents d'influence via les revues et leurs éditeurs, au gré des migrations, élisant un café avant d'en élire un autre, et ainsi de suite. Très souvent côtoyés par Malraux, sans pour autant que jamais il ne se fonde dans leur bataillon disciplinaire, même à géométrie variable, ni ne leur cède un demi-pouce de son indépendance : cavalier seul. En fait d'éditeurs, Simon Kra et Florent Fels ne tardèrent pas à remarquer ce très jeune homme d'une culture littéraire et esthétique égale à la fébrilité qu'il dégageait sans trêve, à la

manière d'un halo lumineux. Dû au génie d'Apollinaire, le mot «surréaliste» commençait à faire florès, peu après qu'eurent surgi le mot «cubisme» et ceux qui, tels Braque et Picasso, le portèrent si haut. Courant cubiste qui fera écrire au jeune homme – et publier – son premier article de critique, intitulé précisément : «Des origines de la poésie cubiste.»

Lors d'un de ces grands repas de la bohème littéraire, attablée non loin d'André, une jeune fille aux yeux clairs et au regard étonnamment perçant, guère plus âgée que lui, de quatre ou cinq ans peut-être, moins jolie que pétillante de vivacité d'esprit, aussi rapide de la comprenette, fourmillant à chaque réplique de références en bouquet qui sont les mêmes que les siennes, mais souvent connectées à d'autres venues d'outre-Rhin. Quoique née française, elle est d'origine allemande et biculturelle, aussi résolument qu'absolument. Châtain clair, elle n'est pas très grande, mais son teint lumineux met toute sa petite personne en valeur. Germanique et hébraïque, il suffit d'entendre prononcer son nom pour le savoir : elle s'appelle Clara Goldschmidt et fleure Après l'ondée, tout récent succès de Guerlain.

Le feu naît tout de suite.

Ils vont se revoir dès le dimanche qui suit, chez Claire et Yvan Goll, même tabac, qui offrent un thé littéraire et habitent Auteuil, non loin de son quartier, le Ranelagh.

Dimanche prochain ? Mais ça va de soi.

Le thé en question a bien lieu chez les Goll, dont l'intérieur est presque un avant-poste du Romanisches Café de Berlin, où chacun rivalise d'esprit avec les autres recrues, faisant assaut de citations biculturelles. Le dimanche venu, cet intérieur sis au sein du village d'Auteuil se mue



Clara Malraux, née Goldschmidt



Fiesole



Vienne

en ambassade de l'Europe centrale et orientale et de ce que sa bohème littéraire offre à la fois de plus prometteur et de plus bigarré. Dès la première sortie de Clara et d'André, consignée avec brio dans *Nos vingt ans*¹, le grand jeune homme « à l'immense prunelle » qui rejette une mèche rebelle, tel qu'elle le décrit, emmène la jeune fille de bonne famille à un bal populaire qui a failli être rue de Lappe, mais sera rue Broca. Elle le suit sans barguigner et peut vérifier à chaque instant que son érudition est ahurissante et son verbe, éblouissant, qu'il danse mal mais boit pas mal :

elle, non. En quittant ce bal popu aux relents de père, où s'encanailler a été pour elle savoureux à force d'être dépaysant, à la sortie de la piste de danse, il y a une soudaine prise de bec avec deux ou trois soiffards. Et André, pour avoir voulu la protéger, reçoit un coup de revolver à la main, alors que les autres s'évanouissent dans la nuit. C'est le temps des premiers grands films expressionnistes, mais aussi des premiers westerns : comment ne pas penser que l'agresseur

1. Grasset, 1966.

de cette séquence appartient à la tribu des apaches ?

Un taxi ramène les deux jeunes gens vers les beaux quartiers de l'Ouest parisien, avenue des Chalets, XVI^e, adresse de Grete Goldschmidt, la mère de Clara, qui vit sous son toit. Il est bien tard... Aux petites heures, nantie d'une bonne trousse de secours – n'a-t-elle pas obtenu un diplôme de puéricultrice ? –, cette infirmière improvisée aseptise la petite plaie qu'arbore la main blessée de son cavalier et lui fait un pansement de fortune avant qu'il s'en retourne au pied du Bateau-Lavoir, vers le flou de sa vie, au terme d'une première soirée haute en couleur – et tellement intense.

« Nous étions tous les deux maladroits, bouleversés. Heureux. »

De petite taille et, de son propre aveu, « sans pouvoir prétendre être une beauté », Clara a un teint de blonde éclatant, de très beaux cheveux et des chevilles exceptionnelles – « la seule chose vraiment jolie que j'avais », dira-t-elle. André ne se doute alors pas que cette adresse, résidentielle et élégante, sera bientôt la sienne. Les rendez-vous suivants les rapprochent encore davantage, jusqu'à ce que, peu après, l'étrange inconnu, presque adolescent, lui fixe une heure où l'attendre au Ritz pour franchir le pas. Il l'y retrouve trop tard, étant allé demander à mon grand-père – il est mineur – l'autorisation de l'épouser – refusée.

Un trajet en chemin de fer arrangera tout cela sous peu. « Voici que vient l'été », le célèbre vers de Rimbaud – qu'ils connaissent tous deux par cœur – va les faire voyager jusqu'à Florence, que connaît bien Clara pour y avoir passé quatre mois l'année d'avant. Ce sera la prochaine étape de leur romance. En l'an de grâce 1921, l'idée de mariage s'imposerait d'évidence à tout jeune couple

d'amoureux ; elle ne s'imposera à eux qu'après la rencontre, purement fortuite, d'un ami de la famille Goldschmidt à bord du train de nuit qui roule vers la Botte. « Je suis compromise », soupire Clara. « Notre mariage arrangerait-il les choses ? », demande André à sa jeune maîtresse. Sa réplique fuse du tac au tac : « Bien entendu ! »

Dès leur arrivée à destination, en cette ville dont l'emblème est le lys rouge, tout sera découverte effrénée – églises, musées, flâneries, jusqu'à, dit-elle, « l'austérité inattendue des jardins Boboli » et la cathédrale San Romolo de Fiesole. Un voyage de noces avant la lettre : le leur, vécu et partagé passionnément. Mais la rencontre fortuite du train a trahi, et le tam-tam auquel s'est livré son auteur a porté : à la réception de l'hôtel où ils sont descendus, l'homme aux clés d'or tend à Clara un télégramme comminatoire de sa mère : « Reviens immédiatement sans ton camarade. » Telle est l'injonction maternelle, proférée en pure perte.

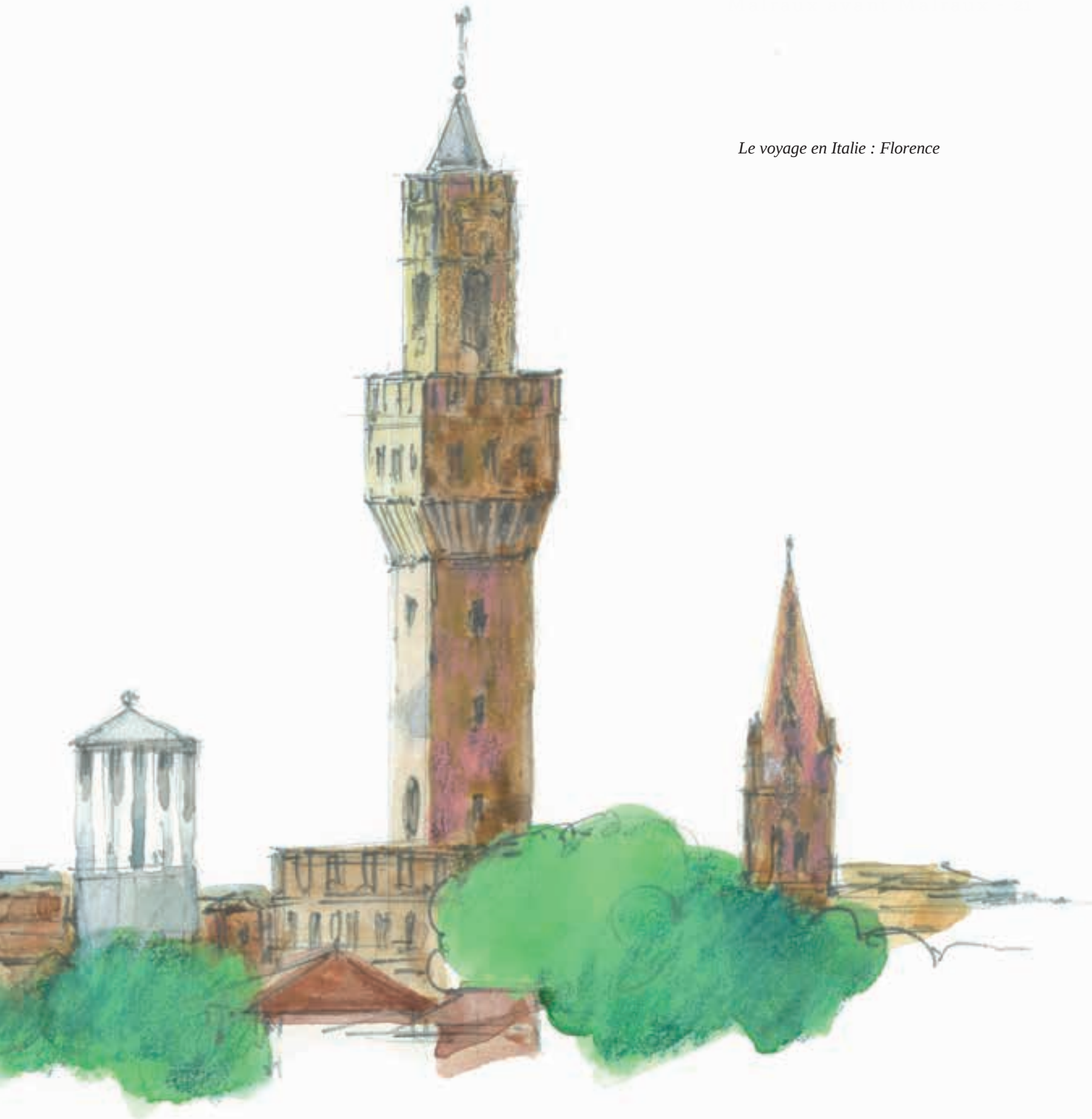
Encore deux mois et quelques et, comme Grete Goldschmidt, Fernand Malraux s'inclinera : le mariage aura lieu en octobre. En découvrant mon grand-père ce jour-là, une tante de Clara le comparera spontanément au marié de dix-neuf ans : « Tu aurais dû épouser le père, il est beaucoup mieux. » Clara regarde son juvénile époux s'amuser de l'alliance qu'arbore son annulaire gauche. Très peu de temps. Déjà il en joue... Comme le voyage en Italie a précédé la noce, les époux vont s'installer avenue des Chalets, à deux pas des jardins du Ranelagh. Clara a pu assortir la douce cérémonie d'une mise à disposition de sa « dot », c'est-à-dire ce qu'il reste depuis sa majorité, atteinte trois ans plus tôt, de l'héritage de son père, qu'elle a perdu lorsqu'elle n'avait pas quatorze ans. André et elle se sont promis qu'ils



Prague



Le voyage en Italie : Florence



divorceraient six mois plus tard. Mais après un semestre de vie commune, ils décident que l'argent que leur coûterait une procédure trouverait un meilleur emploi en partant pour la Tunisie, qu'ils ne connaissent ni l'un ni l'autre. Les deux ans qui suivront sous le toit de Madame mère, André et Clara les consumeront à sortir tous les soirs, assister aux derniers spectacles (excepté les concerts, qui les assomment), aux Ballets russes – «les vrais», précise-t-elle –, aux tout derniers films, nécessairement muets, de Robert Wiene, Murnau et Fritz Lang, qui sont autant de chefs-d'œuvre, partager des repas et des verres avec les inconnus qui deviendront les gloires de l'entre-deux-guerres et parfois plus, dénicher de grands talents en herbe en flânant d'une galerie à l'autre, voyager – en train, bien sûr, mais le plus souvent possible en avion, tant ils aiment découvrir notre petite planète vue de si haut (alors que ça n'est pas encore devenu un moyen de transport commun). Et enfin, et surtout, aller à la rencontre des cousins de Clara qui vivent à Magdebourg, dans l'est de l'Allemagne, avec lesquels elle a passé toutes ses grandes vacances d'avant 1914, celles de l'enfance : ils l'ont connue fillette, et même adolescente, mais avec la coupure due au long carnage de la Première Guerre mondiale, c'est une jeune femme mariée qu'ils vont retrouver.

Heureusement pour André, ils sont, comme sa jeune épouse, tous gens de culture et, grâce au bilinguisme de Clara, à même d'apprécier la magie illusionniste de son juvénile époux. Son oncle prendra un recueil de poèmes de Heine et lui demande de traduire pour André les vers qui inspirèrent à Schumann son plus beau cycle de lieder, *Dichterliebe*. Le plus célèbre, évoquant l'amour, est transmis à un Malraux de vingt ans

par sa jeune femme en traduction simultanée : « C'est une vieille histoire qui toujours recommence, et celui à qui elle vient d'échoir, son cœur se brise... »

Dans le désordre, leurs voyages les emmèneront, au-delà de la Toscane, à Vienne, Prague et tant d'autres émerveillements communs, jusqu'à l'éblouissement définitif de la Perse. Un jour viendra où, sortant du bazar d'Ispahan, un jeune marchand d'antiquités maîtrisant bien le français pour l'avoir acquis à l'Alliance israélite – et qui, souligne-t-elle, leur a honnêtement vendu de très belles choses –, déclare : « Nous voudrions remercier Dieu de nous avoir permis de rencontrer un homme aussi intelligent que vous... »



Vienne